

RIEF**Revue italienne d'études françaises**

Littérature, langue, culture

3 | 2013**Varia**

De Diderot à Balzac, le paradoxe du mandarin

Michel Delon

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/rief/248>

DOI : 10.4000/rief.248

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Michel Delon, « De Diderot à Balzac, le paradoxe du mandarin », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 3 | 2013, mis en ligne le 15 décembre 2013, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rief/248> ; DOI : 10.4000/rief.248

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

De Diderot à Balzac, le paradoxe du mandarin

Michel Delon

- 1 La scène se déroule dans le salon de la pension Vauquer. Vautrin fait miroiter la réussite sociale à Eugène de Rastignac. « Que faut-il que je fasse ? dit avidement Rastignac en interrompant Vautrin. – Presque rien, répondit cet homme en laissant échapper un mouvement de joie [...] » (p. 149)¹. Il ne s'agit que d'épouser Victorine Taillefer et de laisser Vautrin agir comme une Providence, en éliminant opportunément le frère de Victorine, héritier de la fortune familiale. Vautrin accompagne la proposition d'un exposé de relativisme moral. « Il n'y a pas de principes, il n'y a que des événements ; il n'y a pas de lois, il n'y a que des circonstances : l'homme supérieur épouse les événements et les circonstances pour les conduire ». Selon cette perspective cynique, la société punit le crime ostensible, et ferme les yeux sur les crimes dont le responsable n'est pas visible. « Le secret des grandes fortunes sans cause apparente est un crime oublié, parce qu'il a été proprement fait » (p. 151). La tentation travaille sourdement le jeune homme durant les jours qui suivent. « Les hommes arrivent, par une suite de transactions de ce genre, à cette morale relâchée que professe l'époque actuelle [...] » (p. 165). Un néologisme résume la cruauté de Vautrin qui réplique au jeune naïf, plein de la soirée passée la veille aux Italiens : « Moi [...] je n'aimerais pas de demi-plaisirs ; je voudrais aller là dans ma voiture, dans ma loge, et revenir bien commodément. Tout ou rien, voilà ma devise » (p. 171). Sous le coup de ces suggestions, l'étudiant rencontre l'ami Bianchon dans le jardin du Luxembourg. Il lui avoue être « tourmenté par de mauvaises idées ». « As-tu lu Rousseau ? [...] Te souviens-tu de ce passage où il demande à son lecteur ce qu'il ferait au cas où il pourrait s'enrichir en tuant à la Chine par sa seule volonté un vieux mandarin, sans bouger de Paris ». Bianchon répond par une leçon de modestie et de bon sens : « Je conclus à la vie du Chinois » (p. 172).
- 2 Les annotateurs de Balzac s'accordent à juger fausse la référence à Rousseau, ils renvoient à un chapitre du *Génie du christianisme*, consacré au remords et à la conscience comme preuves de l'immortalité de l'âme. « Le tigre déchire sa proie, et dort ; l'homme devient

homicide, et veille ». Chateaubriand interpelle alors les *sophistes*, terme dont il désigne les philosophes des Lumières :

Ô conscience ! ne serais-tu qu'un fantôme de l'imagination, ou la peur des châtimens des hommes ? je m'interroge ; je me fais cette question : « Si tu pouvais par un seul désir, tuer un homme à la Chine, et hériter de sa fortune en Europe, avec la conviction surnaturelle qu'on en saurait jamais rien, consentirais-tu à former ce désir ? » J'ai beau m'exagérer mon indigence ; j'ai beau vouloir atténuer cet homicide, en supposant que, par mon souhait, le Chinois meurt tout à coup sans douleur, qu'il n'a point d'héritier, que même à sa mort ses biens seront perdus pour l'État ; j'ai beau me figurer cet étranger comme accablé de maladies et de chagrins ; j'ai beau me dire que la mort est un bien pour lui, qu'il l'appelle lui-même, qu'il n'a plus qu'un instant à vivre : malgré mes vains subterfuges, j'entends au fond de mon cœur une voix qui crie si fortement contre la seule pensée d'une telle supposition, que je ne puis douter un instant de la réalité de la conscience.²

- 3 Maurice Regard consacre une note détaillée³ pour prouver qu'aucun texte de Rousseau ne comporte un tel « paradoxe du mandarin ». L'anecdote se trouve en effet chez celui que Chateaubriand pouvait tenir, bien plus que Rousseau, pour un sophiste. Denis Diderot pose la question d'un fondement empirique de la morale, en particulier dans *l'Entretien d'un père avec ses enfants*, publié avec *Les Deux Amis de Bourbonne* en 1773 dans une traduction française des idylles de Gessner. Plusieurs cas sont soumis à l'appréciation du coutelier de Langres, de ses enfants et de ses hôtes, dont celui d'un chapelier qui se reproche d'avoir soustrait l'héritage de sa femme à de lointains collatéraux et qui voudrait échapper au sentiment de culpabilité. La plupart des interlocuteurs opinent que cet argent revient au mari qui s'est ruiné pour soigner son épouse malade. Mais celui qui se sent coupable veut fuir dans la toute voisine cité de Genève qui est pourtant religieusement et juridiquement une terre étrangère. « Le chapelier répliqua brusquement : – Non, monsieur, je m'en irai à Genève. – Et tu crois que tu laisseras les remords ici ? – Je ne sais ; mais j'irai à Genève. – Va où tu voudras, tu y trouveras ta conscience »⁴. La question tourne alors autour de la relativité du remords.

On convint que peut-être la distance des lieux et du temps affaiblissait plus ou moins tous les sentiments, toutes les sortes de conscience, même celle du crime. L'assassin transporté sur le rivage de la Chine est trop loin pour apercevoir le cadavre qu'il a laissé sanglant sur les bords de la Seine. Le remords naît peut-être moins de l'horreur de soi que de la crainte des autres, moins de la honte de l'action que du blâme et du châtement qui la suivraient s'il arrivait qu'on la découvrit ; et quel est le criminel clandestin, assez tranquille dans son obscurité pour ne pas redouter la trahison d'une circonstance imprévue, ou l'indiscrétion d'un mot peu réfléchi ? [...] Ceux qui l'environneront à la Chine ne le comprendront pas.⁵

- 4 Le coutelier peut conclure : « Mes enfants, les jours du méchant sont remplis d'alarmes, le repos n'est fait que pour l'homme de bien, c'est lui seul qui vit et meurt tranquille ». Censé mettre d'accord ses deux fils, Denis le philosophe et Didier le chanoine, celui qui croyait au Ciel et celui qui n'y croyait pas, le père se fonde sur la conscience ou sur l'intérêt bien compris. Le texte mentionne au pluriel « toutes les sortes de conscience », conscience immortelle ou purement humaine, et Diderot recourt à l'un de ses modalisateurs favoris, *plus ou moins*, qui ruine de fait l'idée d'un fondement transcendant de la conscience. Il considère nos sentiments, voire notre jugement moral, comme susceptibles de plus et de moins à la manière des sensations. Il note ailleurs à propos de la perception du froid et du chaud, c'est-à-dire d'une réalité physique échelonnée par la science moderne selon une gradation quantifiée : « L'affection de l'organe est plus ou

moins forte, plus ou moins durable. De là ce qui est peine dans un instant devient plaisir dans un autre »⁶. Ce qui est vice pourrait-il s'inverser en vertu ?

- 5 L'interrogation s'inscrit dans la logique de l'empirisme qui fait dépendre notre jugement d'une expérience sensible, c'est-à-dire sensorielle. Dès 1749, dans la *Lettre sur les aveugles*, qui lui valut quelques mois de prison à Vincennes, le Philosophe demandait : « Nous-mêmes ne cessons-nous pas de compatir lorsque la distance ou la petitesse des objets produit le même effet sur nous que la privation de la vue sur les aveugles ? Tant nos vertus dépendent de notre manière de sentir et du degré auquel les choses extérieures nous affectent ! Aussi je ne doute point que, sans la crainte du châtement, bien des gens n'eussent moins de peine à tuer un homme à une distance où ils ne le verraient gros que comme une hirondelle, qu'à égorger un bœuf de leurs mains »⁷. Les valeurs des aveugles ne peuvent être celles des clairvoyants. Les objets lointains touchent moins que les objets proches. Plus tard, au long du chemin, Jacques le fataliste discute de la souffrance d'autrui avec son maître. Nous ne pouvons apprécier une douleur que nous ne ressentons pas physiquement que d'après notre propre expérience et d'après les signes par lesquels celui ou celle qui souffre extériorise sa douleur. Jacques, qui a raconté comment il s'est cassé le genou et s'est heurté à l'indifférence de son maître, ne peut se refuser « à un léger mouvement de joie secrète d'un accident qui apprendrait à son maître ce que c'était qu'une blessure au genou ». Et le valet de se lancer dans une réflexion philosophique qui est sa manie et lui vaut son surnom. « Il cherchait à faire concevoir à son maître que le mot douleur était sans idée, et qu'il ne commençait à signifier quelque chose qu'au moment où il rappelait à notre mémoire une sensation que nous avions éprouvée »⁸. Notre compassion dépend des marques de souffrance exprimées par autrui : « Je plains, continue Jacques, ceux ou celles qui se tordent les bras, qui s'arrachent les cheveux, qui poussent des cris, parce que je sais par expérience qu'on ne fait pas cela sans souffrir ; mais pour le mal propre à la femme qui accouche, je ne le plains pas, je ne sais ce que c'est, Dieu merci ». Balzac connaît ces textes⁹.
- 6 Rousseau, qui croit à la pitié naturelle et spontanée, reconnaît lui-même : « Il y a des gens qui ne savent être émus que par des cris et des pleurs »¹⁰. L'éloignement de la victime atténue donc l'effet qu'il provoque sur celui qui compatit, tout comme sur le responsable de cette souffrance. Diderot en discute avec le philosophe idéaliste hollandais Hemsterhuis, défenseur d'un « organe moral » ou d'un « véhicule particulier pour les sensations de la face morale ». Il reprend l'exemple de la souffrance de l'enfantement¹¹. À l'article « Accoucheuse » de l'*Encyclopédie*, il avait insisté sur son expérience personnelle : « Je me crois obligé par l'intérêt que tout honnête homme doit prendre à la naissance des citoyens, de déclarer que poussé par une curiosité qui est naturelle à celui qui pense un peu, la curiosité de voir naître l'homme après l'avoir vu mourir tant de fois, je me fis conduire chez une de ces sages-femmes qui font des élèves et qui reçoivent des jeunes gens qui cherchent à s'instruire de la matière des accouchements ». Tous les hommes n'ont pas le même souci et cette curiosité morale. « Les douleurs de l'enfantement touchent peu l'homme qui ne saurait se mettre à la place de la femme qui accouche. Cependant il en est plus ou moins touché »¹². Celui-ci réfléchit pourtant à la disproportion de l'enfant et de l'orifice, il entend les cris, voit les contorsions¹³ de l'accouchée. Le modalisateur *plus ou moins* revient, dévaluant l'ébauche de pitié chez l'homme peu capable de se mettre à la place de la femme.
- 7 La scène du *Père Goriot* s'inscrit à l'intérieur d'une intrigue qui, elle-même, appartient à l'ensemble de *La Comédie humaine*. Si l'étudiant en droit conclut dans un premier temps

avec son ami, l'étudiant en médecine, qu'il ne faut pas céder aux mirages de la réussite à tout prix et que toute vie, fût-elle celle d'un vieux Chinois inconnu, mérite d'être sauvée, le roman a pour sujet principal le meurtre sans effusion de sang d'un vieux Français par celles qui devraient en être les plus sûrs soutiens, ses deux filles. La vérité de la société a été énoncée par Vautrin. « À nous deux Paris ! » : le jeune Rastignac qui, Goriot enterré, jette son défi final à la ville étendue à ses pieds n'est sans doute plus celui qui épargnait la vie du mandarin.

- 8 Le lecteur de *La Comédie humaine* peut mettre en relation la polémique, autour du mandarin lointain, débat emprunté à Diderot sans doute à travers Chateaubriand, et la nouvelle de 1831, intitulée *L'Auberge rouge*. C'est le récit d'un crime perpétré au bord du Rhin en 1799. Deux chirurgiens militaires français séjournent dans une auberge et font la connaissance d'un riche bourgeois allemand, porteur, il leur en fait la confiance ingénue, d'une grosse somme en liquide. L'un de deux jeunes chirurgiens est obsédé durant la nuit par l'idée de tuer le riche industriel dont il se fait fort d'éliminer le corps.

Soit que son lit fût trop dur, soit que son extrême fatigue fût une cause d'insomnie, soit par une fatale disposition d'âme, Prosper Magnan resta éveillé. Ses pensées prirent insensiblement une mauvaise pente. Il songea très exclusivement aux cent mille francs sur lesquels dormait le négociant. Pour lui, cent mille francs étaient une immense fortune toute venue. Il commença par les employer de mille manières différentes, en faisant des châteaux en Espagne, comme nous en faisons tous avec tant de bonheur pendant le moment qui précède notre sommeil, à cette heure où les images naissent confuses dans notre entendement, et où souvent, par le silence de la nuit, la pensée acquiert une puissance magique.

- 9 Il ne suffit pas de réaliser le crime parfait, il faut en trouver la justification morale. Le mandarin chinois laisse place à un inconnu bien présent, mais totalement indifférent :

La délibération était déjà sans doute un crime. Fasciné par cette masse d'or, il s'enivra moralement par des raisonnements assassins. Il se demanda si ce pauvre Allemand avait bien besoin de vivre, et supposa qu'il n'avait jamais existé. Bref, il conçut le crime de manière à en assurer l'impunité (t. XI, p. 102).

- 10 La tentation est finalement repoussée et le militaire ramené « par degrés à de saines idées de morale » : « La raison finit par dissiper complètement sa frénésie momentanée. Les enseignements de son éducation, les préceptes religieux, et surtout, m'a-t-il dit, les images de la vie modeste qu'il avait jusqu'alors menée sous le toit paternel, triomphèrent de ses mauvaises pensées ». Pourtant le lendemain matin, on découvre le corps de l'Allemand, assassiné à l'aide d'un instrument de chirurgie, un instrument semblable à ceux que fabriquait le père de Diderot. Le militaire insomniaque est arrêté malgré ses dénégations, condamné et exécuté. Cette histoire allemande est rapportée bien plus tard devant un témoin qui visiblement se montre affecté et qui succombe, peu après, à une crise nerveuse. Le personnage est le véritable assassin de l'Allemand, il se nomme Jean Frédéric Taillefer. La fortune de Victorine, convoitée par Vautrin pour Eugène de Rastignac, provient de ce crime, elle inspire un autre crime à Vautrin qui propose à Rastignac d'en être le bénéficiaire innocent parce qu'à distance.

- 11 Prosper Magnan a été condamné pour un crime qu'il n'a pas commis, mais qu'il a momentanément désiré. Une intention criminelle peut être un crime selon une justice qui se réfère aux catégories essentialistes de la Faute et de l'Innocence et qui justifie toutes les terreurs, bleue ou blanche, blanche ou rouge, dès que le spirituel n'est pas séparé du temporel. Balzac n'est pas étranger à un tel radicalisme, tout en déployant dans *La Comédie humaine* un monde irréductible à une bipolarisation du Bien et du Mal. Comment

juger, l'un par rapport à l'autre, l'homme dans le besoin, prêt au crime, et l'homme repu qui proclame son indifférence pour les souffrances d'autrui ? Tel est Canalis dans *Modeste Mignon*, poète apprêté, content de lui et passablement cynique. Il s'amuse des disproportions morales et n'a même pas besoin d'un grand éloignement pour se sentir inaccessible à la pitié. La question morale fait reparaître le mandarin dans son discours :

En ce moment, le mandarin le plus utile à la Chine tourne l'œil en dedans, et met l'empire en deuil !... cela vous fait-il beaucoup de chagrin ? Les Anglais tuent dans l'Inde des milliers de gens qui nous valent, et l'on y brûle, à la minute où je vous parle, la femme la plus ravissante ; mais vous n'en avez pas moins déjeuné d'une tasse de café ?... En ce moment même, il se trouve dans Paris des mères de famille qui sont sur la paille et qui mettent un enfant au monde sans linge pour le recevoir ! ... voici du thé délicieux dans une tasse de cinq louis et j'écris des vers pour faire dire aux Parisiennes « charmant ! charmant ! divin ! délicieux ! cela va à l'âme » (t. I, p. 593).

- 12 Dans son invention romanesque, Balzac se souvient, je crois, de la casuistique athée de Diderot, d'une science des cas qui échapperait à la logique du Péché. Comme l'expérience de la Révolution, le matérialisme du XVIII^e siècle est un ferment de l'imaginaire romantique, profondément refoulé, inavouable. Le lapsus qui attribue à Jean-Jacques Rousseau le paradoxe de Diderot en est la preuve.
- 13 Comme l'activité souterraine des eaux, de pertes en résurgences, la vie littéraire n'en a jamais fini avec un motif et une inspiration. Alexandre Dumas dans *Le Comte de Monte-Cristo* (1844) fait incidemment évoquer par son héros le paradoxe de Rousseau (« le mandarin qu'on tue à cinq mille lieues en levant le bout du doigt »). Dans un conte paru dans la presse en 1848, « Un mandarin », le personnage imaginé par Auguste Vitu découvre le paradoxe chez un « philosophe athée », ce qui rapproche de Diderot. La mort du mandarin s'inscrit dans le contexte de la guerre coloniale entre Anglais et Chinois, mais le bénéficiaire de la fortune mal acquise finit brisé par le remords. Le motif est décliné dans tous les genres et sous toutes les formes grammaticales : il devient vaudeville et question en 1855, *As-tu tué le mandarin ?*, chanson et impératif en 1860 « Tuons le mandarin », nouvelle et complément de nom en 1864 dans *L'Héritier du Mandarin* d'Urbain Didier, roman et substantif féminin en 1873 dans *La Mandarine* d'Armand de Pontmartin. L'expression « tuer le mandarin » est alors jugé digne d'entrer dans les dictionnaires. Littré propose comme définition : « commettre une mauvaise action, dans l'espérance qu'elle ne sera jamais connue ». Le Trésor de la langue française explicite : « Ne pas hésiter à commettre, au détriment d'un inconnu, une action malhonnête qui doit être profitable et a toute chance de rester ignorée et impunie ».
- 14 Quand Balzac mourrait, un jeune Portugais apprenait le français. Eça de Queiroz devint un des plus grands romanciers de son pays et publia en 1880 *Le Mandarin*¹⁴, nouvelle variation sur le meurtre réduit à un geste minimum sans aucun désagrément physique pour son responsable ni même, peut-il croire, moral. Le mandarin est hors de la vue, si loin, si vieux, si malade, et le héros, un jeune fonctionnaire nécessaire, commis aux écritures dans un ministère, a un tel besoin d'argent. Le diable s'en mêle et provoque l'irréparable. L'espace de la fiction est assez étendu, dans le présent roman d'Eça de Queiroz comme chez nombre de ses prédécesseurs, pour que soit déployée l'évolution de l'assassin qui n'a pas de sang sur les mains, de l'exaltation de la fortune soudainement acquise au travail du remords, de l'acceptation au refus de la tentation diabolique. Le héros essaie d'aller en Chine pour apaiser sa conscience. C'est en vain. Il meurt en léguant aux humains un principe : « N'a de saveur que le pain qu'on gagne jour après jour à la

sueur de son front ; ne tue jamais le mandarin ! » On pourrait passer ensuite en Angleterre avec *The Murder of the mandarin* (1907) d'Arnold Bennett ou en Espagne avec *La barca sin pescador* (1945) d'Alejandro Casona.

- 15 La digression a été longue pour prouver que personne ne reste propriétaire exclusif d'une idée. Un motif dont on trouverait des antécédents dans la littérature antique prend forme chez Diderot, se déforme et se reforme chez Chateaubriand et Balzac, mais reste obstinément attribué à Rousseau. *L'Entretien d'un père avec ses enfants* garde en tout cas sa force de dérangement pour nous aujourd'hui qui continuons à nous montrer indulgents envers les criminels aux mains propres, jonglant avec les milliards, et sans pitié pour les voleurs de poule, montrés du doigt, reconduits aux frontières. Nous sommes émus de la misère proche et vivons sans mauvaise conscience de la misère lointaine. Le paradoxe du mandarin s'applique à toute exploitation coloniale, à tout profit tiré brutalement du Tiers-Monde. L'historien Carlo Ginzburg l'analyse dans sa réflexion sur le point de vue en histoire et la distance en morale : « Avions et missiles ont prouvé l'exactitude de la conjecture de Diderot, selon laquelle il était plus facile de tuer des êtres humains ramenés aux dimensions d'une hirondelle. Le progrès bureaucratique va dans le même sens, en créant les conditions de la gestion purement numérique de grandes quantités d'individus : une autre manière, extrêmement efficace, de les considérer à distance »¹⁵.

NOTES

1. Les citations sont tirées de *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976-1981. *Le Père Goriot* se trouve au tome III, j'indique la page après chaque citation. Une autre version de cette recherche est à paraître dans *L'Année balzacienne*.
2. Chateaubriand, *Essai sur les révolutions. Génie du christianisme*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1978, p. 606.
3. *Ibidem*, n. 1, p. 1734.
4. Diderot, *Contes et Romans*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2004, p. 481.
5. *Ibidem*. Je propose une mise en perspective de *L'Entretien d'un père avec ses enfants* dans *Diderot cul par-dessus tête*, Paris, Albin Michel, 2013, en particulier p. 277-279.
6. Diderot, *Éléments de physiologie*, dans *Œuvres complètes*, édition chronologique avec introduction de R. Lewinter, Paris, Club français du livre, t. XIII, 1972, p. 777.
7. Id., *Œuvres philosophiques*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, p. 140.
8. Id., *Contes et Romans*, *op. cit.*, p. 681.
9. Voir les différents articles de Stephen J. Gendzier, en particulier « Balzac's changing attitude towards Diderot », *French Studies*, 19, 1965.
10. Rousseau, *Émile*, livre IV, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. IV, 1969, p. 511.
11. Voir Diderot, *Réfutations*, dans *Œuvres complètes*, édition critique et annotée par J. Fabre, H. Dieckmann, J. Proust, J. Varloot, Paris, Paris, Hermann, t. XXIV, 2004, p. 357.
12. Diderot, *Œuvres complètes*, édition chronologique avec introduction de R. Lewinter, *op. cit.*, t. XI, 1971, p. 74-75.

13. Le terme se trouve sous la plume d'Hermsterhuis et sous celle de son réfuteur (Diderot, *Réfutations*, cit., p. 336 et 358).

14. Eça de Queiros, *Le Mandarin (O Mandarin)*, traduit du portugais, Paris, Éditions de la Différence, 2002. António Coimbra Martins retrace dans la préface une histoire du motif. Je remercie Stefano Brugnolo pour cette référence : il analyse lui-même le motif du mandarin dans la perspective coloniale (*La Tradizione dell'umorismo nero*, Rome, Bulzoni, 1994, p. 261).

15. C. Ginzburg, « Tuer un mandarin chinois. Des conséquences morales de la distance », *À distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire*, traduit de l'italien, Paris, Gallimard, 2001, p. 174. Carlo Ginzburg replace le texte de Diderot dans la longue durée, d'Aristote à Walter Benjamin.

INDEX

Mots-clés : Lumières, romantisme, Balzac (Honoré de), Père Goriot, Diderot (Denis), responsabilité morale, Rousseau (Jean-Jacques), Chateaubriand (François-René de)